

# Rôle du chirurgien ordinaire Yvan auprès de Napoléon Ier dans la nuit du 12 au 13 avril 1814 \*

par Alain GOLDCHER \*\*

## Quelques repères biographiques (1, 2)

Le 28 avril 1765 à Toulon, Louis Yvan, maître maçon, et son épouse, Marie Collomb, ont un fils, Alexandre-Urbain. Il entre à l'hôpital militaire de sa ville comme élève chirurgien à 14 ans et devient appointé dès le 1er décembre 1790. Il y reste jusqu'en 1792. Il sert dans l'armée du Midi, puis devient chirurgien aide-major de 1ère classe à l'armée d'Italie avec laquelle il assiste à différentes batailles comme Castiglione, Rivoli et Arcole. Le 10 mars 1796, il obtient son brevet de chirurgien de 1ère classe. Le 16 février 1798 il passe à l'armée d'Angleterre où il est nommé chirurgien en chef adjoint. Le 3 mai 1798, il prend le poste de chirurgien de 1ère classe à l'Hôtel des Invalides, puis devient le chirurgien en chef adjoint en survivance de Sabatier en 1800, par décret du Premier Consul. Le 6 mai 1800, le ministre de la guerre par intérim Jean-Girard Lacuée l'affecte au quartier général de l'armée de réserve pour être détaché à la personne du Premier Consul. Il va suivre Bonaparte comme "attaché à son ombre" (3) jusqu'en 1814, ce qui lui vaudra le surnom de "Roustan de la chirurgie" [1]. En raison du décret du 11 mars 1803, réservant l'exercice de la médecine aux seuls possesseurs d'un doctorat, Yvan présente une thèse sur l'amputation des membres à la suite des plaies par armes à feu en 1805. Il y expose une conception moins interventionniste que celle de Larrey. Au décès de Sabatier, il est nommé chirurgien en chef des Invalides le 21 juillet 1811. Après les Cents-Jours, il reprend la chefferie des Invalides, poste qu'il quittera le 29 juin 1832 pour l'hôpital du Gros-Caillou à Paris. Il est mis en "non activité pour infirmité temporaire le 14 décembre 1835" (4) et admis à la retraite de ses postes les 12 et 22 mai 1839, après 49 ans de services et 16 campagnes de guerre. Yvan meurt à Paris, le 29 décembre 1839.

## Yvan et Napoléon

Yvan a été remarqué par Bonaparte lors de la campagne d'Italie (5). Avec les années, le chirurgien devient un proche des Bonaparte, épouse une amie intime de Joséphine, et Caroline le choisit comme témoin à son mariage avec Murat le 20 janvier 1800. Lorsque Napoléon Ier charge Corvisart d'organiser le service de santé impérial, le premier méde-

---

\* Journées d'avril 2014.

\*\* 56, rue Jules Ferry, 94100 Saint Maur des Fossés. alain.goldcher@gmail.com

cin s'ingénie à exclure tous les chirurgiens militaires, proches de l'Empereur sur les champs de bataille, qui pourraient nuire à son influence. Pour cette raison Larrey n'obtient aucun poste auprès de l'Empereur. En revanche, le 19 juillet 1804, Napoléon impose Alexandre-Urbain comme chirurgien ordinaire, le premier chirurgien étant un civil, Boyer. Yvan met en place et organise l'ambulance personnelle de l'Empereur dès 1804. Il est une des rares personnes à assister au lever du souverain. Pendant les campagnes militaires, Yvan informe quotidiennement, matin et soir, le souverain des pertes après chaque combat ainsi que des officiers supérieurs blessés. Avec Larrey et Percy, il discute des gestes opératoires à effectuer en particulier sur le terrain pour les officiers, comme pour Rapp à qui il évite l'amputation d'un bras, Lannes à Essling, Bessières (mort le 1er mai 1813), Duroc (qui meurt le 22 mai 1813 à Reichenbach)...

Dans son dossier personnel aux archives du Val-de-Grâce, il existe quatre carnets de notes autographes entre mai et août 1813 qui illustrent sa méthode de travail : "1er mai, duc d'Istrie tué (Bessières) ; 12, l'Empereur a été à cheval au-devant du roi de Saxe et il est entré avec lui dans son Palais (Dresde) ; 21, l'Empereur a couché sur le champ de bataille ; 22, l'on poursuit l'ennemi, l'épée aux reins, il nous a fait beaucoup de mal. Un boulet a blessé le maréchal Duroc ; 23, qui meurt à 10h du soir ; 29, accident, le fourgon d'ambulance a brûlé, tous les effets ont brûlé (en particulier tous les autres carnets) ; 21 juin, réception d'une lettre de Boyer ; 25, écrit à Boyer ; 15 août, parti de Dresde pour Bautzen, a versé en route ; Honoré a été blessé et entre à l'hôpital le 16 ; 19, à Zitteau le colonel Bernard s'est cassé la jambe ; 26, 1er jour de la bataille de Dresde. L'officier d'ordonnance Béranger a été blessé (meurt le 30/08) ainsi que Cermoustier ; 27, il a plu tout le jour..."

Il soigne Napoléon à plusieurs reprises : traite avec succès sa dysurie par un bain très chaud, dans un tonneau quand il n'y a pas de baignoire, panse le pied impérial contusionné par un biscaien à Ratisbonne en 1809 (6), enrayer un syndrome fébrile par une potion calmante opiacée en septembre 1812. Le 20 mars 1811, il est proche de la salle d'accouchement de Marie-Louise. Sa proximité avec le souverain favorise l'obtention de fonctions et de titres honorifiques : Légion d'honneur en mai 1802, officier en mai 1807, Couronne de fer d'Autriche à Eylau, chirurgien-major des grenadiers de la Garde impériale, baron d'Empire en 1809 (lettres patentes du 31 janvier 1810), inspecteur général du Service de Santé le 15 mars 1814, attaché au Grand Quartier général en service extraordinaire, pendant un mois.

### **Rôle d'Yvan dans la nuit du 12 au 13 avril 1814 à Fontainebleau**

Il y a deux siècles, un fait troublant et mystérieux rompt définitivement la relation entre le chirurgien et l'empereur.

#### ***Rappel des faits des jours précédents* (7, 8, 9)**

Chaque jour, Napoléon apprend les défections successives.

- Le 31 mars 1814, Napoléon arrive trop tard pour défendre Paris. Il se replie sur Fontainebleau où il s'installe dans un petit appartement du premier étage du château. Auparavant il a envoyé son ministre des relations extérieures, Caulaincourt, à Paris pour sonder les intentions du tsar, logé dans l'hôtel de Talleyrand, rue Saint-Florentin.

- 1er avril. Le Sénat nomme un gouvernement provisoire, présidé par Talleyrand. Napoléon se rend à Essonne, où il a disposé les avant-postes de son armée sous le commandement du maréchal Marmont, duc de Raguse.

- 2 avril. Le Sénat déclare “Napoléon Bonaparte et sa famille déchus du trône, le peuple français et l’armée déliés du serment de fidélité”, justifiant cette décision par les levées arbitraires d’impôts, le non-respect des libertés et la ruine du pays. Napoléon demande à Berthier d’organiser une revue quotidienne dans la cour du Cheval blanc pour remonter le moral des troupes fatiguées. Le soir, il reçoit Caulaincourt, de retour de Paris qui lui annonce que seule une abdication est envisageable par les alliés.

- 3 avril. Nouvelle visite des avant-postes à Essonne, puis à Fontainebleau, revue de la Vieille-Garde et de la Jeune-Garde. Dans la nuit du 3 au 4 avril, l’Empereur apprend la décision du Sénat. Le Corps législatif vote à son tour la déchéance.

- 4 avril. Revue de la division Souham, suivie par les maréchaux Berthier, Ney, Lefebvre, Moncey et Oudinot qui, dans son cabinet de travail, expriment leur doute à continuer la guerre. Signature à Fontainebleau d’une abdication conditionnelle, préservant des droits à son fils Napoléon II et offrant la régence à l’Impératrice Marie-Louise. Ney, Caulaincourt et Macdonald partent pour Paris, espérant faire accepter cette abdication par le tsar et les autres souverains. Dans la nuit du 4 au 5 avril, toute chance de succès s’évanouit ; les soldats basés à Essonne, sous le commandement du général Souham, passent à l’ennemi avec l’accord du maréchal Marmont.

- 5 avril, L’ultime manœuvre de Napoléon pour sauver Paris échoue.

- 6 avril. Conseil avec les maréchaux ; le Sénat offre le trône à Louis-Stanislas-Xavier. Napoléon contraint d’abdiquer sans condition signe la renonciation pour lui et ses héritiers aux couronnes de France et d’Italie.

- 8 avril. Le gouvernement provisoire déclare nuls tous les actes de Napoléon I<sup>er</sup> depuis sa déchéance par le Sénat.

- 11 avril. Les alliés offrent à Napoléon la souveraineté de l’île d’Elbe. Napoléon écrit à Marie-Louise : “Ma santé est bonne, je suis plein de courage ; pourquoi la tienne ne lui ressemble-t-elle pas ? J’en donnerais la moitié. Adieu, ma bonne Louise, mon malheur m’afflige plus pour toi que pour moi”.

- Au soir du 12 avril, il reçoit Macdonald et Caulaincourt, de retour de Paris où ils ont accepté le traité dit de Fontainebleau par lequel les Alliés lui attribuent l’île d’Elbe. Napoléon est mélancolique et désespéré. Il reçoit un courrier de son premier médecin, Corvisart, qui l’informe que le voyage de son épouse Marie-Louise à Elbe serait nuisible à sa santé, il découvre que le trésor constitué aux Tuileries (plusieurs millions) a été emporté à Blois par l’impératrice ; de plus, les abandons, les désertions et les trahisons s’amplifient...

#### ***Déroulement de la nuit du 12 au 13 avril***

Malgré tous ces soucis, l’Empereur va se coucher relativement tôt, à 22 heures 30. Au petit matin, un drame se produit dans la chambre du souverain à Fontainebleau dans lequel le baron Yvan est impliqué. Malgré la demande de Napoléon de garder secret cet épisode de sa vie, les écrits de plusieurs témoins permettent de reconstituer son déroulement, bien que leurs témoignages diffèrent sur plusieurs points.

Vers 3 heures du matin, Hubert, le valet de chambre du service de nuit, entend du bruit dans la chambre de l’Empereur. Il s’approche de la porte entrouverte. Napoléon l’apercevant lui demande d’entrer, de lui apporter sa robe de chambre et de quoi écrire (10). Il s’exécute et en profite pour ranimer le feu dans la cheminée. Le souverain écrit une lettre destinée à son épouse : “Fontainebleau, le 13 à 3 heures du matin. Ma bonne Louise, j’ai reçu ta lettre. J’approuve que tu ailles à Rambouillet où ton père viendra te rejoindre. C’est la seule consolation que tu puisses recevoir dans nos malheurs. Depuis huit jours

j'attends ce moment avec empressement. Ton père a été égaré et mauvais pour nous, mais il sera bon père pour toi et ton fils. Caulaincourt est arrivé. Je t'ai envoyé hier la copie des arrangements qu'il a signés qui assurent un sort à ton fils. Adieu, ma bonne Louise. Tu es ce que j'aime le plus au monde. Mes malheurs ne me touchent que par le mal qu'ils te font. Toute la vie tu aimeras le plus tendre des époux. Donne un baiser à mon fils. Adieu, chère Louise. Tout à toi. - Napoléon" (11).

En sortant, le valet de chambre laisse la porte entrebâillée et observe son souverain. Un geste de ce dernier l'inquiète. Il le rapporte immédiatement au premier valet Louis Constant Wairy qu'il réveille : "L'empereur a délayé quelque chose dans un verre, et il l'a bu" (10, 12). Constant, malgré les consignes habituelles, entre dans la chambre de l'Empereur sans y être sollicité. Malgré l'obscurité de la chambre, il se rend compte que son maître souffre, appuyant son visage sur l'oreiller pour étouffer ses gémissements. Napoléon profite de sa présence pour lui demander de faire venir Caulaincourt, Maret, Bertrand et Fain. Dès l'entrée du duc de Vicence, l'Empereur l'appelle (7) : "Approchez et asseyez-vous". Il lui demande de prendre sous son chevet la lettre qu'il venait d'écrire à l'Impératrice et de la mettre dans sa poche et d'aller chercher, dans son cabinet, un petit portefeuille de maroquin rouge, sur lequel était le portrait de l'Impératrice et de son fils et dans lequel se trouvaient toutes les lettres de cette princesse. Le grand écuyer en profite pour demander à Constant de prévenir Yvan, malgré l'opposition du souverain ("Je ne veux que vous, Caulaincourt !"). Alexandre-Urbain Yvan, chirurgien ordinaire de l'Empereur, et Gaspard Gourgaud, premier officier d'ordonnance, entrent ensemble dans la chambre. Il semble que l'agitation créée par le drame ait provoqué le réveil d'Hugues Maret (duc de Bassano et secrétaire d'État), du comte Henri Gatien Bertrand (grand maréchal du Palais), du comte Henri de Turenne (premier chambellan et officier d'ordonnance) et du baron Agathon Fain (secrétaire particulier) mais que ces derniers ne soient pas entrés dans la chambre.

#### *Rôle du docteur Yvan*

Dès que Caulaincourt signale l'entrée du chirurgien dans la pièce, Napoléon lui demande de s'approcher. D'une voix faible, il prononce une de ces phrases : - "Croyez-vous que la dose soit assez forte ?" (7,12). "Hé bien, Yvan, le poison que tu m'as donné ne produit point d'effet !" (13). "Docteur, donnez-moi une autre dose plus forte et quelque chose pour que ce que j'ai pris achève son effet. C'est un devoir pour vous, c'est un service que doivent me rendre ceux qui me sont attachés" (7). Dans l'état d'affaiblissement dans lequel était le souverain, à l'acmé de la crise, la première phrase semble la plus probable. Quelle qu'elle soit, la réponse d'Yvan exprime son incompréhension : "Je ne sais pas ce que Votre Majesté veut dire". Aucune réplique de la part de l'Empereur. Mais en bon médecin, Yvan essaye de faire boire du thé au souverain afin qu'il rende ce qui ressemble à un poison et manifeste, à voix basse, son inquiétude à Caulaincourt (13) : "Monsieur le duc, il est perdu s'il ne boit pas... il refuse tout... Il faut cependant qu'il boive, et qu'il rejette; au nom de Dieu, obtenez qu'il boive". Le duc arrache la tasse des mains d'Yvan, la présente à l'Empereur qui la repousse plusieurs fois avant d'accepter de boire.

Pendant ce temps, Yvan s'inquiète. Les symptômes présentés n'ont rien à voir avec la potion qu'il lui a donnée au cours de la campagne de Russie. En effet, après la bataille de Malo-Jaroslawetz (ou "bataille des Italiens", le 24 octobre 1812) au cours de laquelle l'Empereur faillit être fait prisonnier, il demande à Yvan de lui procurer un poison capable de le tuer rapidement et sans douleur pour ne pas "rester vivant entre les mains des

ennemis” (13). Yvan, pour obéir à son souverain mais rester fidèle à son serment de protéger la vie, feint d’accepter en commandant au pharmacien-major Rouyer une potion à base de belladone et d’ellébore capable de rendre malade mais pas de tuer. La belladone provoque essentiellement des signes neurologiques : délire, troubles de conscience, excitation, irritabilité, mydriase (dilatation de la pupille), sécheresse de la bouche, soif intense, accélération du pouls, troubles cardiaques... rien de commun avec les symptômes présentés par l’Empereur. Cette contradiction entre les symptômes de Napoléon et la potion ordonnée pour la campagne de Russie inquiète Yvan et explique son incompréhension devant la question du souverain. Pour lui, Napoléon a dû se procurer un autre poison, vraisemblablement mortel, auprès d’une autre personne. Il craint de passer pour un régicide. Sans réfléchir davantage, il laisse à Caulaincourt le soin de poursuivre le traitement conseillé (faire boire et vomir) et abandonne le mourant.

Constant fait cette remarque dans ses mémoires (12) : “j’appris que M. Yvan avait quitté Fontainebleau. Désespéré de la question que lui avait adressée l’Empereur en présence du duc de Vicence, et craignant qu’elle ne fit soupçonner qu’il avait donné à Sa Majesté les moyens d’attenter à ses jours, cet habile chirurgien, depuis si longtemps et si fidèlement attaché à la personne de l’Empereur, avait, pour ainsi dire, perdu la tête en songeant à la responsabilité qui pouvait peser sur lui”. Autre témoignage, celui du baron Fain, placé derrière la porte de la chambre, qui entend les gémissements du souverain et : “tout à coup, le docteur Yvan sort. Il descend précipitamment dans la cour, y trouve un cheval attaché aux grilles, monte dessus et s’éloigne au galop”. (3)

Le fils du docteur Yvan donne une version légèrement différente : “Cette idée effraya tellement mon père, qui se voyait déjà accusé d’avoir empoisonné son souverain, qu’il perdit complètement la tête, sortit de la chambre, descendit le grand escalier, et, poursuivi par cette idée funeste, il prit un cheval tout sellé dans les écuries et s’élança au galop sur la route de Paris... Quant à mon père, dont l’air égaré et les vêtements couverts de boue nous effrayèrent beaucoup, ma sœur et moi, sa raison ne tarda pas à lui revenir. Alors, il voulut retourner à Fontainebleau, mais, hélas ! il n’était plus temps. Pendant tout le reste de sa vie, il ne put jamais se pardonner d’avoir abandonné le grand homme qui se montra toujours pour lui un ami et un père, et jusqu’à ses derniers instants il regretta de n’avoir pas été mourir avec lui sur la terre étrangère. Mais il n’a jamais cru à un empoisonnement” (13).

Seul Méneval, absent lors des faits mais informé par Maret dès le 8 avril et par Caulaincourt affirme qu’Yvan se trouve auprès de l’Empereur à son réveil et n’a quitté Fontainebleau que dans la matinée (9). Pour le baron Mounier, qui a recueilli douze à treize ans plus tard le témoignage de son ami le chambellan Turenne, Yvan quitte l’Empereur qui lui reproche, après la crise, d’avoir fabriqué un mauvais poison, ce à quoi il aurait répondu que lorsqu’on veut vraiment se suicider, on se tire courageusement une balle dans la tête. Furieux des reproches de son maître et un peu honteux de sa répartie, Yvan se serait éclipsé. Ce que le chirurgien ignore, et que, ce même Turenne rapporte dans un document conservé au musée Rollin d’Autun (9), c’est que, depuis plusieurs jours, on craignait que l’Empereur ne vînt à attenter à ses jours et l’on avait retiré la poudre et les balles des pistolets se trouvant dans ses appartements.

### **Quelle est la nature du produit absorbé ?**

L’Empereur a “délayé quelque chose dans un verre d’eau” ; est-ce une poudre ? Un liquide ? Seule l’énumération des symptômes décrits par les différents témoignages

peuvent nous orienter : pâleur, visage livide, lèvres contractées, œil morne et fixe, cheveux collés au front par une sueur froide, nausées, crampes d'estomac, spasmes avec vomissements, épuisement physique, voix étouffée par des hoquets et au bout de deux heures, les membres reprennent de la souplesse et la contraction des traits cesse peu à peu. Les signes apparaissent environ trente minutes après l'ingestion, persistent environ quatre heures et, d'après les familiers, la guérison totale survient au cinquième jour. Dès le matin, il retrouve assez de force pour charger Caulaincourt "de tout disposer pour les ratifications" (7). Il signe le traité de Fontainebleau que le comte Orloff va transmettre au tsar Alexandre en résidence à Paris chez Talleyrand. La plupart de ces symptômes évoquent plutôt une intoxication aiguë à l'opium, peut-être associée à une autre substance (ellébore ?). D'ailleurs, Napoléon a confié à Caulaincourt avoir pris de l'opium ("...il venait de me nommer l'opium") (7).

### **Est-ce un suicide ?**

Différentes hypothèses peuvent être évoquées :

- une tentative d'assassinat par empoisonnement. Il est probable que certains opposants comme Talleyrand auraient apprécié la mort du souverain mais, actuellement, aucun document écrit n'accrédite cette thèse. Roustan et Corvisart affirment ne pas avoir été soudoyés par les alliés. Yvan "n'a jamais cru à un empoisonnement" (13).

- un surdosage accidentel. Plusieurs arguments rendent cette hypothèse plausible. Tous les soucis évoqués précédemment ont à l'évidence perturbé le sommeil de l'Empereur. A-t-il cherché un remède contre une insomnie tenace ? Ne s'est-il pas drogué connaissant l'effet euphorisant et planant de l'opium ? Le professeur Jean Tulard semble convaincu par la thèse du docteur Hillemand qui pense qu'il s'agit d'une absorption trop grande, mais accidentelle, d'opium destinée à calmer des douleurs abdominales. Cependant, aucun témoignage n'évoque la moindre douleur avant cette nuit. L'apparition d'un premier ulcère de stress reste possible. L'autopsie de l'Empereur, prisonnier à Sainte-Hélène, a révélé la présence de plusieurs ulcérations de la muqueuse gastrique qui ont provoqué une exsanguination progressive responsable de sa mort (15). Seul problème, un ulcère gastrique comme une simple intoxication alimentaire ne guérit pas en quelques heures avec une dose d'opium. De plus, les symptômes décrits ne correspondent pas à une absorption isolée d'opium. Napoléon aurait ensuite dramatisé l'accident dans ses confidences à Caulaincourt pour le faire passer pour une tentative de suicide (8), espérant stopper les abandons par compassion. Dans ce cas, il faut admettre qu'il a également réussi à convaincre son premier valet : "Constant, je vais mourir !... Je n'ai pu résister aux tourments que j'éprouve, surtout à l'humiliation de me voir bientôt entouré des agents de l'étranger !... Marmont m'a porté le dernier coup... L'abandon de Berthier m'a navré !... Mes vieux amis, mes anciens compagnons d'armes !..." (12).

Ceci expliquerait aussi pourquoi la dose absorbée soit insuffisante pour tuer.

- une tentative de suicide. Pour le baron Fain qui n'a pas eu de contact direct avec Napoléon au cours de cette nuit, aucun doute ne subsiste dans ses mémoires : dans les jours précédant la fameuse nuit, l'Empereur "semble préoccupé d'un secret dessein... Le sujet de ses conversations les plus intimes est toujours la mort volontaire que les hommes de l'antiquité n'hésitaient pas à se donner dans une situation pareille à la sienne". Il redoute le statut de prisonnier et l'humiliation du vaincu. L'abandon de nombreux compagnons d'épopée l'affecte et le déçoit. Le témoignage de Turenne rapporté ci-dessus confirme que le personnel redoute un suicide. Rappelons qu'il a plusieurs fois

souhaité en finir avec la vie au cours de son existence (15). Le seul médecin présent, Yvan, qui connaît très bien son illustre patient, ignore ce qui a précédé sa venue dans la chambre mais le récit rapporté par son fils (d'après les paroles de son père) évoque plus un suicide qu'un assassinat.

### **Provenance du poison**

Là encore, nous sommes confrontés à au moins trois versions.

- La première, évoquée par Caulaincourt, Yvan et Napoléon lui-même. Après avoir failli être fait prisonnier lors de la campagne de Russie, il porte "dans un petit sachet suspendu à son cou... une dose... plus que suffisante pour tuer deux hommes". Napoléon lui aurait dit plus tard "qu'il croyait que c'était la même préparation que celles dont s'étaient servis Condorcet et le cardinal de Loménie...". Mais le grand écuyer ne sait pas et n'a jamais demandé au souverain le nom de la personne qui lui a fourni le poison (7). Dans une autre version, publiée en 1933, Caulaincourt affirme que la préparation avait été "pendant quelque temps pendue au cou comme un scapulaire, puis dans ses poches, et, depuis quelque temps, dans son nécessaire". En revanche, le fils d'Yvan reconnaît que le poison (non mortel) a été prescrit par son père en 1812 mais qu'il a été perdu plusieurs fois par l'Empereur : "... cette préparation fut placée dans un cachet... Pendant la désastreuse campagne, Napoléon le perdit et, revenu à Paris, il ordonna de nouveau à son docteur de lui préparer la même dose de poison. Cette fois, le bijoutier de la Couronne fit une petite cassolette dans laquelle M. Rouyer mit le composé que l'Empereur devait toujours porter dans la poche de son gilet et qui fut encore plus vite perdue que le cachet..." (13). Son père ne pouvait qu'ignorer l'origine et la nature du poison.

- On doit une deuxième version à Constant (12). Pour le premier valet qui "vit les débris du sachet par terre, devant la cheminée, dans la chambre de l'Empereur... il reconnut l'enveloppe de peau et de taffetas noir". Pour lui, le sachet contenant le poison porté par Napoléon date de 1808, avant son départ pour l'Espagne. "Le 29 octobre 1808, on partit de Saint-Cloud pour Bayonne... L'Impératrice me renouvela, avec l'accent de la plus touchante sollicitude, les recommandations qu'Elle avait coutume de me faire à chaque voyage de l'Empereur. Au moment de partir, Sa Majesté rentra un instant dans son cabinet de toilette et me dit de lui déboutonner son habit et son gilet. J'obéis et je vis l'Empereur se passer autour du col, entre le gilet et la chemise, un ruban de taffetas noir au bout duquel était suspendu une sorte de petit sachet, gros comme une noisette et recouvert de taffetas noir. J'ignorais ce que contenait ce sachet, que depuis Sa Majesté porta dans toutes ses campagnes. Quand Elle revenait à Paris, Elle me le donnait à garder. Ce sachet sentait fort bon; sous l'enveloppe de soie était une autre enveloppe, en peau. J'aurai, plus tard, une triste occasion de dire à quelle fin l'Empereur portait sur lui ce sachet".

- Dans une autre version, Napoléon aurait dit à Caulaincourt qu'il "s'était fait remettre par son chirurgien Yvan un sachet d'opium, qu'il avait porté à son cou pendant tout le temps qu'avait duré le danger... Depuis, il avait conservé avec grand soin ce sachet dans un secret de son nécessaire. Cette nuit, le moment lui avait paru arrivé de recourir à cette dernière ressource". Difficile d'accepter cette version, étant donné les symptômes présentés par l'Empereur, l'attitude et les confidences d'Yvan à son fils. Le poison contenait certainement un mélange de drogues. Il faut donc admettre que le poison pris par Napoléon le 13 avril lui a été prescrit par un médecin autre qu'Yvan et bien après la campagne de Russie. La logique nous oriente vers le premier médecin Corvisart mais

nous ne disposons d'aucun document permettant de l'affirmer. Le rôle du docteur Cabanis, soupçonné d'avoir empoisonné Mirabeau et fourni du poison à Condorcet pour son suicide, semble peu probable. Sa potion mortelle, indiquée par Corvisart, se composait de stramonium, aux effets essentiellement atropiniques, et d'opium.

Au total, cette tentative de suicide, bien que restée en grande partie secrète pour respecter les consignes de l'Empereur, a bien eu lieu. Elle a provoqué la rupture définitive des relations entre le baron Yvan, chirurgien ordinaire, et son illustre patient. Autre constatation, elle a été suivie du départ du mameluck Roustan et du premier valet Constant. Est-ce la peur de passer pour des empoisonneurs à la solde des alliés qui a provoqué ces abandons ? Il semble que, dans un premier temps, Napoléon ait compris leur décision à la lecture des gratifications accordées en application de l'article 9 du traité de Fontainebleau, état du 13 avril complété le 20 avril 1814 : "40 000 francs au chirurgien ordinaire Yvan ... 20 000 francs pour le premier valet de chambre Constant ; 15 000 francs chacun pour les valets de chambre Arvenne et Hubert..." (9). Peut-être a-t-il acheté leur silence sur ce suicide manqué ? Mais à l'évidence, Napoléon n'a pas oublié leur conduite l'année suivante. Lors des Cent-Jours, il a refusé de revoir son chirurgien ordinaire, son nom ne figurant ni dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* ni sur son testament. Le mamelouk Roustan a été emprisonné à Vincennes et remplacé par un Français, Louis-Étienne Saint-Denis dit Ali. Enfin, le premier valet, Louis Marchand, a remplacé Constant.

## BIBLIOGRAPHIE

- (1) DES CILLEULS Jean-M. - "Yvan, chirurgien de Napoléon", *Archives de Médecine et de Pharmacie militaires*, tome CIII, n°6, décembre 1935, 1017-1043.
- (2) LEMAIRE Jean-François. - "Yvan", in *Dictionnaire Napoléon*, dir. J. Tulard, Fayard, 1999, T. II p. 977 (et T. I, p. 812 "Fontainebleau").
- (3) FAIN, Baron Agathon Jean François - *Manuscrit de 1814. Mémoires des contemporains*, Bossage. édit., Paris, 1824, p. 395-397.
- (4) Documents du dossier Yvan aux archives militaires de Vincennes, 94300.
- (5) BONNETTE P. - "Le baron Yvan, chirurgien particulier de l'Empereur", *Chronique méd.*, 1er mai 1921, 131-137.
- (6) GOLDCHER Alain - "Les blessures de Napoléon", *Revue du Souvenir napoléonien*, 67ème année, juin-juillet 2004, 453, 2-8.
- (7) CAULAINCOURT, Général, duc de Vicence - *Avec l'Empereur de Moscou à Fontainebleau*, Mémoires vol. 17, Club français du livre, 1968, p. 479-506.
- (8) TULARD Jean - *Napoléon ou le mythe du sauveur*, Fayard, Paris, 1993, p. 418-424.
- (9) LENTZ Thierry - *Les vingt jours de l'abdication*, Perrin, Paris, 2014, chapitre XXI et annexe 13.
- (10) HUBERT - Témoignage manuscrit par le mamelouk Ali, fonds Jacques Jourquin, inédit (9) rapporté dans le livre de Thierry Lentz, note n°376 p. 33-43.
- (11) FIERRO Alfred - Original autographe signé conservé dans les Archives de Caulaincourt. In : *Les Français vus par eux-mêmes. Le Consulat et l'Empire*, Robert Laffont, Paris, p. 327.
- (12) CONSTANT - *Mémoires du premier valet de chambre de l'Empereur*, Éditions de Crémillle, Genève, 1969, T. 2, p. 213-224.
- (13) YVAN Baron - "24 mars 1814. Petite rectification d'une grande erreur", *Musée des familles*, 2 S., T. III, 1845-1846, 205-206.
- (14) HILLEMANT Pierre - "Napoléon a-t-il tenté de se suicider à Fontainebleau ?", *Revue de l'Institut Napoléon*, 1971, 70-78.
- (15) GOLDCHER Alain - *Napoléon 1er. L'ultime autopsie*, S.P.M., Paris, 2012, p. 323-328.



*RÉSUMÉ*

*Alexandre-Urbain Yvan naît le 28 avril 1765 à Toulon, où il entre à l'hôpital militaire comme élève chirurgien à 14 ans. Il fait la connaissance de Napoléon Bonaparte lors des campagnes d'Italie. Le 6 mai 1800 le ministre de la guerre l'affecte à la personne du Premier Consul. Il devient un intime de la famille Bonaparte et obtient le poste de chirurgien ordinaire de l'Empereur. Il va suivre son illustre patient comme son ombre jusqu'en avril 1814. Plusieurs arguments évoquent une tentative de suicide de Napoléon Ier, dans la nuit du 12 au 13 avril, à Fontainebleau, après l'abdication. Il absorbe un poison à base d'opium mais ses valets de chambre déjouent son plan, surtout avec l'aide de Caulaincourt. Le baron Yvan est appelé au chevet du souverain mourant et réussit à le sauver en le faisant vomir. De peur d'être accusé d'assassinat, ou pour une autre raison, le chirurgien s'enfuit sans prendre congé du souverain. Cet épisode met définitivement fin à la relation entre Napoléon et Yvan.*

*SUMMARY*

*Alexandre-Urbain Yvan was born on April 28th, 1765 in Toulon, where he entered the military hospital as a student at 14. He got acquainted with Napoleon Bonaparte during the campaigns of Italy. On May 6th, 1800 the Secretary of the war appointed him to the care of the First Consul. He became a close friend of the Bonaparte family and obtained the post of ordinary surgeon of the Emperor. He was going to follow his illustrious patient as his shadow until April 1814. Several arguments evoke Napoleon Ist's suicide attempt, during the night from 12 to 13 April, in Fontainebleau, after the abdication. He absorbed a poison with opium but his menservants thwarted his plan, especially Caulaincourt. Baron Yvan was called at the bedside of the dying sovereign and managed to save him by making him vomit. For fear of being accused of murder, or for some other reason, the surgeon ran away without telling the Emperor. This episode ended definitively the relation between Napoleon and Yvan.*

[1] NDLR. D'autres écrivent Roustam, notamment l'auteur de la notice du *Dictionnaire Napoléon*.

